

PAGE UNE

LE CHOIX D'ABRAHAM ET LES DÉFIS DU TEMPS PRESENT

**Notes du dialogue entre Julián Carrón,
Joseph Weiler et Monica Maggioni
au Meeting pour l'amitié entre les peuples
Rimini, le 24 août 2015**

MONICA MAGGIONI. Bonsoir à tous. Nous sommes tous un peu émus ce soir car nous voulons aborder ensemble un thème complexe, comme l'annonce le titre de cette rencontre : « Le choix d'Abraham et les défis du temps présent ». Qui plus est, nous tentons de le faire d'une manière spéciale, née d'une conversation entre trois amis qui ont décidé de relever un grand défi : celui de bouleverser une certaine forme de récit tout en gardant au centre ce qui se dit, ce qui se pense et ce que l'on entend. Essayons donc de parcourir ensemble ce chemin et commençons à raconter.

ABRAHAM ET LA NAISSANCE DU MOI

Première voix. « *Le Seigneur dit à Abram : "Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront ; celui qui te maudira, je le réprouverai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre" » (Gn 12,1-3).*

Deuxième voix. « *Il est évident ici que le projet le plus réaliste pour la vie d'Abraham n'est pas le sien, mais celui d'un Autre. Et si ce projet est accepté dans sa manifestation initiale, il peut être vérifié dans le temps. Ainsi Abraham connaîtra-t-il l'intimité de cette Présence, qui l'a amené à quitter son pays, lors de l'épisode du chêne de Mambré (Gn 18) dans lequel l'Être mystérieux se présente sous forme d'hôtes qu'Abraham accueille et restaure, à l'ombre de l'arbre, "au plus chaud du jour" » (L. Giussani, À la recherche du visage humain, Fayard, Paris 1989, p. 17-18).*

Troisième voix. « *C'était l'idée qu'un être humain doit devenir réel avant de pouvoir s'attendre à recevoir un message quel qu'il soit du surhumain ; c'est-à-dire qu'il faut parler avec sa propre voix (pas avec une de ces voix qu'on emprunte), qu'il faut exprimer ses désirs réels (pas ce qu'on croit désirer) aussi bien dans le bien que dans le mal, sans aucun masque, sans voile ou sans jouer un rôle ».* « *Comment les dieux peuvent-ils nous*

rencontrer face à face, tant que nous n'avons pas le visage découvert ? »
(C.S. Lewis, *Lettre à un lecteur*).

MAGGIONI. Nous avons entendu les paroles de la Genèse, celles de don Giussani et celles de Lewis. Joseph Weiler, partons de là : d'Abraham en relation avec la naissance du moi.

JOSEPH H.H. WEILER. Pour moi, l'avènement d'Abram, ou Abraham, représente une révolution, ou plutôt, trois révolutions. Je vais commencer par la première. Père Carrón, je ne suis pas d'accord avec le fait que c'est la première fois que Dieu intervient dans l'histoire. Il y a eu le Déluge, et Dieu a parlé avec Adam. Il parle avec Caïn et lui dit : « La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi ! ». Et il parle avec nous. Dieu a déjà parlé. Mais la première révolution chez Abraham réside dans la nature de la conversation entre Dieu et l'homme. Pour moi, le mot-clé est *Alliance*. Dieu *offre* à Abraham une Alliance, il ne la lui *impose* pas. C'est la première Alliance. Pourquoi est-ce que j'insiste sur l'importance de cette Alliance ? Parce que dans une Alliance il y a deux parties et que ces parties sont toutes deux souveraines. « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père » n'est pas un ordre, c'est une proposition : « Je te propose de partir, je te propose une terre promise : à toi de décider ». La nature de cette Alliance qui responsabilise l'autre, dans laquelle l'autre doit assumer sa responsabilité, n'est pas une obéissance : c'est l'acceptation d'un homme créé à l'image de Dieu et qui a également la possibilité de dire « non » à Dieu. En effet, lorsque Dieu dit à Abraham : « Quitte ton pays », il attend avec trépidation pour voir quelle sera la réponse d'Abraham. Voilà la première révolution : ce n'est pas le fait de parler avec l'homme, mais la nature de la conversation entre deux souverains.

MAGGIONI. Il y a donc un pas de plus.

JULIÁN CARRÓN. C'est précisément ce moi capable de répondre qui apparaît pour la première fois avec Abraham. En effet, ce rapport de familiarité que Dieu avait inauguré avec l'homme en le créant s'était interrompu : ce dernier n'avait plus accepté la relation avec son Créateur. À un moment donné, Dieu a donc voulu entrer de nouveau en rapport avec cet homme qui s'était éloigné de Lui. Comme Il était bien conscient, pour ainsi dire, que le rapport reconnu et vécu avec Lui était nécessaire pour que l'homme se réalise pleinement, Dieu a pris une initiative imprévisible : il a voulu intervenir de nouveau, en entrant dans l'histoire et en appelant un homme, Abraham, pour réveiller son moi, pour le faire naître en quelque sorte. C'est en effet la proposition de l'Alliance qui fait surgir un moi capable de répondre à Dieu, conscient de son irréductible unicité et de sa tâche dans l'histoire ; c'est la demande d'un Toi qui engendre un moi en tant que capacité de réponse. C'est bien ce qui étonne dans l'histoire d'Abraham : comme l'a dit l'archéologue Giorgio Buccellati, il était impossible pour les Mésopotamiens de tutoyer le *fatum*, le destin. Pourtant, l'histoire de l'Alliance nous apprend

que le moi est constitutivement rapport avec un toi, et nous pouvons le constater en observant l'expérience humaine élémentaire de chacun de nous, sans devoir nous imaginer ce qui se passait à l'époque d'Abraham. Cette phrase d'un chanteur italien l'exprime bien : « Je n'existe pas quand tu n'es pas là, et je reste seul avec mes pensées » (*Vorrei* [Je voudrais, *ndt*], paroles et musique de F. Guccini). Sans un toi, la vie s'affaiblit et tout devient prévisible. Sans Alliance, sans dialogue avec ce Toi, en fin de compte il n'y a plus rien d'imprévu, nous nous retrouvons figés dans ce qui est prévisible, comme cela est arrivé aux Mésopotamiens et plus tard aux Grecs. Nous devons alors nous résigner, comme le disait Eschyle : « Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent au-dessus de la condition mortelle ». Au contraire, par son appel, Dieu fait émerger chez Abraham tout son désir d'homme, afin qu'il puisse accepter la proposition de l'Alliance en saisissant dès le départ son intérêt humain. Ce n'est pas, avant tout, une question éthique : cela concerne la nature même du moi. Sans ce Toi, sans cette Alliance, le moi n'est pas proprement moi.

WEILER. Je suis d'accord. À mon avis, on devrait interpréter de la même manière la Terre promise. Ce n'est pas qu'un territoire : la « Terre promise » est un autre genre de vie, un autre type de responsabilité, une autre sorte de relations entre êtres humains et êtres humains, ou entre êtres humains et Dieu. Pouvons-nous passer aux deux autres révolutions ?

MAGGIONI. Bien sûr ! Car ce sont les révolutions que le personnage d'Abraham représente : c'est l'image de la rupture du rapport. De là commence sûrement un autre type de parcours : on le voit dans l'exposition, on le comprend en lisant les textes.

WEILER. Comme l'a dit Carrón, le protagoniste de la première révolution n'est pas Abraham : c'est Dieu, qui offre presque une relation de parité. « Je vous invite ! » Comme le disait Jean-Paul II, « il se propose, il ne s'impose pas ». Voici les autres révolutions. Dieu a décidé de détruire Sodome et Gomorrhe. Je lis : « Est-ce que je vais cacher à Abraham ce que je veux faire ? Car Abraham doit devenir une nation grande et puissante, et toutes les nations de la terre doivent être bénies en lui. En effet, je l'ai choisi pour qu'il ordonne à ses fils et à sa descendance de garder le chemin du Seigneur, en pratiquant la justice et le droit ». C'est une proposition révolutionnaire parce qu'à ce moment-là Dieu n'a pas instruit Abraham, Il ne lui a pas donné la loi, Il ne lui a pas appris la moralité. La moralité, la sensibilité éthique, est enracinée dans la raison qui fait partie de la nature humaine. Voici ce qui est révolutionnaire : quatre mille ans avant Emmanuel Kant, on trouve déjà un for intérieur ayant la sensibilité éthique pour agir avec justice sans même être instruit par Dieu. C'est quelque chose qui fait partie de l'être humain. C'est la deuxième révolution. La troisième, c'est Abraham dans toute sa grandeur. En effet, Dieu dit : « Je vais détruire Sodome et Gomorrhe ». Abraham ne répond pas : « Oui, Seigneur ». Abraham demande : « Comment est-ce possible ? S'il n'y avait que cinquante innocents dans Sodome et

Gomorrhe ? Il n'est pas possible que toi, Dieu, qui juges toute la terre, n'agisses pas selon le droit, détruisant les justes avec les coupables... ». Pourquoi est-ce révolutionnaire ? Parce que jusqu'à ce moment, si Dieu disait quelque chose, cela signifiait que c'était juste en soi. Alors qu'ici c'est la révolution copernicienne de la justice : « Si ce n'est pas juste, cela ne peut pas venir de Dieu ». Cela ne s'était pas produit auparavant dans notre civilisation. Ici, c'est Abraham dans toute sa grandeur...

CARRÓN. Pourquoi, pour la première fois sur la scène du monde, se passe-t-il quelque chose qui ne s'était jamais produit auparavant ? Voilà la question à laquelle il faut répondre. Cette nouveauté découle d'un événement historique, de l'entrée du Mystère dans l'histoire, comme je viens de le dire. Dans sa structure constitutive, l'homme existait déjà avant Abraham mais, comme le dit don Giussani, ce qui est dans l'homme du point de vue structurel, en puissance, n'émerge et ne se réalise qu'en rapport avec une provocation. Il fallait donc une provocation adaptée pour qu'émerge toute la soif de justice qu'il y avait dans l'homme Abraham et pour qu'il dialogue avec Dieu en Lui demandant raison de ses actes. Il fallait avant tout qu'émerge entièrement cette capacité du moi qui appartient à la structure humaine, en puissance. Mais pour ce faire, il fallait un toi, il fallait l'intervention de ce Toi. Nous le voyons bien dans l'expérience de l'enfant, qui a besoin d'un toi – celui de sa mère – pour que se réveille sa conscience de soi. Sans toi, il n'y a pas de moi.

WEILER. J'ai cette idée fantaisiste : avant de dire « Abraham, je suis sur le point de détruire Sodome et Gomorrhe », Dieu a décidé de le mettre à l'épreuve. Dieu attend et pense : « Voyons ce que va dire Abraham. Voyons s'il accepte, s'il dit : "Oui, d'accord. Tu l'as dit ; fais-le !" ». Au contraire, Abraham répond, plein d'audace : « Comment est-ce possible que Toi, Dieu, qui juges toute la terre, n'agisses pas selon le droit ? » À ce moment-là, dans mon imagination, Dieu sourit et dit : « Voilà, c'est ainsi que je l'ai voulu, c'est ainsi que je l'ai voulu ! ».

CARRÓN. Je suis tout émerveillé quand j'observe le type d'être humain qui surgit grâce à l'intervention de Dieu. Dans le dialogue de l'Alliance entre le Toi de Dieu et son moi, nous voyons se dégager toute la puissance du désir d'Abraham. C'est donc un certain type d'humanité qui apparaît dans le cours de l'histoire née avec Abraham. Le fait que le psalmiste puisse dire : « Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau » (*Ps 62,2*) nous fait comprendre combien Abraham a dû être provoqué pour que se réveille cette soif dans son moi. Pour pouvoir dire « Moi » avec cette conscience du rapport qui la fonde, pour être réveillée à ce point, la nature humaine doit se trouver face à une provocation adaptée.

WEILER. Je suis tout à fait d'accord.

L'AFFAIBLISSEMENT DU MOI

MAGGIONI. Voilà la provocation : c'est la naissance de cette conscience du moi. Toutefois, disait Carrón, cette conscience ne dure pas « pour toujours ». Ce n'est pas un résultat stable, qui n'évolue plus une fois qu'on l'a obtenu. C'est une réalité perpétuellement en devenir, qu'il faut reconstruire à chaque instant.

CARRÓN. À un moment donné, Isaïe dit : « Dire ton nom, faire mémoire de toi, c'est le désir de l'âme » (*Is 26,8*). Quel attrait doit avoir éprouvé l'homme face à cette Présence pour pouvoir dire : « Tu es le désir de mon âme » !

MAGGIONI. Et pourtant... Tu dis : « Quel attrait... ». Néanmoins, il nous semble parfois ne pas ressentir cet attrait, ne plus le voir, ne plus réussir à le croiser. C'est le moment dans lequel nous avons l'impression que le moi s'affaiblit.

Première voix. « *Autrefois, on devenait adultes très tôt. (...) [Aujourd'hui, nous assistons à une course à l'immaturation. Autrefois] un jeune mûrissait à tout prix. (...) [Aujourd'hui, les jeunes] ne savent pas qui ils sont. (...) Ils préfèrent rester passifs (...). Ils vivent enveloppés d'une mystérieuse torpeur. Ils n'aiment pas le temps. Leur seul temps est une série d'instantanés qui ne sont pas liés par un enchaînement ni organisés dans une histoire.* » (P. Citati, « Questa generazione che non vuol crescere mai » [Cette génération qui ne veut jamais grandir, *ndt*], *La Repubblica*, 2 août 1999, p. 1).

Deuxième voix. « *La blessure a été l'ennui, l'invincible ennui, l'ennui existentiel qui a tué le temps et l'histoire, les passions et les espérances. Je ne vois pas de regards doux. (...) Je vois des regards stupéfaits, extatiques, étourdis, fuyants, avides sans désir, solitaires au milieu de la foule qui les contient. Je vois des regards désespérés (...), d'éternels enfants, (...) une génération désespérée (...) qui avance. Ils tentent de sortir de ce vide en plastique qui les entoure et les étouffe. Leur salut n'est que dans leur cœur. Nous pouvons seulement les regarder avec amour et anxiété.* » (E. Scalfari, « Quel vuoto di plastica che soffoca i giovani » [Ce vide en plastique qui étouffe les jeunes, *ndt*], in *La Repubblica*, 5 août 1999, p. 1).

« *Qui aurait imaginé que la longue parabole qui nous a conduits ici à partir de l'humanisme et de la Renaissance (qui étaient nés dans le but d'affirmer l'humain) déboucherait sur cette léthargie et cet ennui existentiels ?* (J. Carrón, Madrid 19 novembre 2010).

Troisième voix. « *Et tout est unanime à nous passer sous silence, moitié comme une honte peut-être, moitié comme une indicible espérance* » (R.M. Rilke, « Deuxième élégie de Duino », v. 42-44, dans *Élégies de Duino*).

MAGGIONI. Deux intellectuels contemporains, Citati et Scalfari ; un grand poète, Rilke ; et le sentiment d'opposer cette construction de Dieu dont nous sommes partis à *cet* instant dans lequel nous voyons se dissoudre cette unité que nous examinions...

WEILER. Je suis professeur de droit. J'enseigne aux États-Unis, en Europe, en Asie. Il me semble qu'il y a partout une orientation commune. Les jeunes qui viennent suivre mes leçons de droit constitutionnel sont obsédés par le mot *droits* : « droit de l'homme », « droits fondamentaux », « où sont nos droits ? »... Que ce soit clair, je n'aimerais pas vivre dans une société qui ne respecte pas les droits de l'homme, les droits fondamentaux, l'égalité. Mais il y a un mot que je n'entends jamais : *responsabilité*. Devoirs. Au lieu de me demander : « Monsieur le professeur, quels sont nos droits fondamentaux ? », il n'y a personne qui me demande : « Quels sont nos devoirs fondamentaux ? En quoi réside notre responsabilité ? », au lieu de décharger sur les autres notre responsabilité pour ce qui se passe. « C'est affreux », dit-on. C'est toujours la responsabilité de quelqu'un d'autre. Voilà la réduction du moi, voilà le message anti-Abraham. Abraham est quelqu'un qui a assumé la responsabilité de ses actes, de son existence, de ce qui se passait autour de lui. Pour parler de cette réduction, si je pense à Rilke, à Scalfari, voilà le véritable mot-clé : non pas *droits*, mais *responsabilité*. Devoirs.

CARRÓN. Si l'on y fait attention, les paroles de Citati, de Scalfari et de Rilke décrivent bien en quoi consiste l'affaiblissement du moi. Mais comment les dimensions du moi peuvent-elles s'affaiblir historiquement, alors qu'elles sont originellement enracinées dans la nature humaine ? Comment a-t-on pu passer du désir de l'homme de devenir plus protagoniste, ce désir avec lequel l'humanisme a commencé, à cette torpeur, à cet ennui ? Je suis très frappé par cette phrase d'Hannah Arendt : « L'homme moderne, en tout cas, n'a pas gagné ce monde en perdant l'autre, et il n'a pas non plus gagné la vie à proprement parler. (...) On peut parfaitement concevoir que l'époque moderne - qui commença par une explosion d'activité humaine si neuve, si riche de promesses - s'achève dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue » (H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, coll. Pocket Agora, Paris 1983, p. 399-401). C'est une phrase impressionnante, parce qu'elle nous force à revoir notre position : nous pensons que le récit d'Abraham n'est destiné qu'aux personnes pieuses, dévotes, qu'il fait allusion à une question éthique, que le rapport avec un toi – avec ce Toi – n'est pas tellement nécessaire pour dire « moi » avec toute notre capacité de réponse, de responsabilité, de conscience. Pourtant, nous voyons que nous tombons dans la torpeur et l'ennui dès que ce rapport fait défaut. En effet, à un moment donné, le Mystère qui était entré dans l'histoire avec Abraham a été perçu par l'homme comme quelque chose d'opposé ou d'hostile à lui et cette attitude a eu pour conséquence l'affaiblissement du moi. Il est significatif que certaines expressions artistiques (je pense au cinéma) semblent revenir pratiquement

à ce qu'était le monde antique et gréco-latin avant la vocation d'Abraham et l'avènement du Christ. Je pense à cette phrase d'un film d'Ingmar Bergman, *Fanny et Alexandre* (1982) : « En effet, nous les Ekdahl ne sommes pas venus au monde pour l'examiner en profondeur. Vraiment pas. Nous ne sommes pas préparés, équipés pour certaines recherches. (...) Nous vivons petit..., dans le petit monde. Et nous nous contenterons de ce dernier. Nous le cultiverons et l'utiliserons de la meilleure manière. (...) C'est la vie. [Ce qui est prévisible revient] C'est bien pour cette raison qu'il est nécessaire (...) de se réjouir de ce petit monde [En quoi consiste la vie ?], de la bonne cuisine, des doux sourires, des arbres fruitiers lorsqu'ils sont en fleurs, ou bien d'une valse ». Voilà ce qu'est devenu le moi depuis que s'est affaiblie la conscience de ce rapport constitutif qui se réduit pour nous aujourd'hui, le plus souvent, à une sorte de spiritualité, d'éthique, de fable religieuse pour visionnaires. Nous payons dans notre chair le prix de cet affaiblissement par notre torpeur, par notre résignation : comme il nous manque une provocation, le désir de répondre ne brûle pas en nous, ce désir dont surgissent toute la puissance et la capacité créative du moi.

WEILER. Je suis d'accord, mais je voudrais introduire un "nota bene". Je suis religieux mais il ne faut pas penser que, étant religieux, nous possédons la vérité et que les laïcs, à cause de l'absence de Dieu dans leur vie, se condamnent à une réduction du moi. Cette réduction peut avoir lieu chez les personnes religieuses aussi.

CARRÓN. Nietzsche l'avait déjà prévu. Quand il a annoncé la « mort de Dieu », il n'a pas pensé que la religion avait fini d'exister, mais plutôt que survivrait un certain type de religion, incapable de réveiller le moi.

WEILER. Un laïc athée peut avoir une vie pleine, sa terre promise, assumer ses responsabilités. Cette fois, le danger est l'orgueil, l'*hybris*. Vous connaissez les paroles des prophètes que je préfère : « Que demande Dieu de toi ? Que tu respectes le droit, que tu agisses selon miséricorde et que tu marches humblement avec ton Dieu ». Donc, attention : *humblement*.

MAGGIONI. Je crois que ce n'est pas un hasard si les trois suggestions dont nous sommes partis ne venaient pas d'hommes religieux, qu'elles ne provenaient pas d'une dimension strictement religieuse...

CARRÓN. On le voit, les hommes religieux comme nous ne sont pas les seuls à dire cela parce que c'est le constat de ce qui arrive. Je suis toujours surpris de voir combien Giussani a clairement identifié le drame de notre temps, celui que toi, Joseph, tu viens d'appeler « manque de responsabilité » : c'est comme si quelque chose faisait défaut, dit-il, la « motilité » du moi. Ce n'est pas tellement un problème de faiblesse éthique : « Je voudrais faire observer une différence entre les générations des jeunes d'aujourd'hui et celles des jeunes que j'ai rencontrés il y a trente ans. Il me semble que la différence réside dans une faiblesse croissante de la conscience que l'on constate

maintenant ; une faiblesse non pas éthique, mais d'énergie de la conscience » (L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro. 1986-1987* [Le moi renaît dans une rencontre, *ndt*], Bur, Milan 2010, p. 181). Cela ne signifie pas que les jeunes d'aujourd'hui sont plus ou moins paresseux, qu'ils commettent plus ou moins d'erreurs : nous faisons tous toujours les mêmes erreurs. Ce qui est en jeu ici, c'est que la capacité à adhérer à quelque chose d'autre que soi-même vient à manquer. En effet, pour pouvoir adhérer, il faut une attirance suffisante, à même de faire bouger le moi. Le rapport – le toi – n'est pas secondaire, accessoire, il fait partie intégrante de la définition du moi : « Je n'existe pas quand tu n'es pas là ». Ce rapport est crucial.

WEILER. Si nous avons deux minutes, j'aimerais poser une question à Carrón. Je crois que beaucoup de personnes ici présentes se la posent et il se peut qu'ils n'osent pas la poser. Elle concerne la célèbre histoire d'Abraham et Isaac. Dieu appelle Abraham et lui dit : « Prends ton fils. » Abraham répond : « J'en ai deux. » « Ton fils unique. » Il réplique : « Tous les deux sont uniques. » « Le fils que tu aimes. » « Je les aime tous les deux... » « Prends Isaac et va le tuer ! » Abraham ne dit même pas : « Oui, chef » ; sans dire un mot, il se met en route. On pourrait penser qu'il ressemble à ces fondamentalistes d'aujourd'hui qui, au nom de Dieu, sont prêts à commettre des crimes affreux. Comment répondons-nous à ce défi d'Abraham ?

CARRÓN. Voilà le défi auquel il me semble qu'il faut répondre, parce que la question décisive est la suivante : qu'est-ce qui peut amener une personne à prendre au sérieux une telle invitation ? Qu'a vu Abraham ? De quoi a-t-il fait expérience ? À quel point le moi d'Abraham doit-il avoir été pétri de cette Présence pour prendre même seulement en considération un ordre pareil ? Comment un homme peut-il répondre à une provocation pareille ? Dans l'Alliance que Dieu établit avec Abraham il y a le commencement d'une histoire qui progresse, qui évolue, qui franchit des étapes et grandit. Dieu a commencé à partir de ce qui était là, du moi tel qu'il était au début, avec toutes ses difficultés et ses limites, lui proposant une Alliance pour le lier à Lui. L'histoire de la Bible est pleine des limites de l'homme, sans aucune mythification de l'homme, parce que c'est l'homme réel qui a été réveillé par un Toi. En acceptant ce pari, déraisonnable à première vue, Abraham découvre enfin le vrai visage de son Dieu, qui ne voulait pas la mort d'Isaac mais désirait s'attacher Abraham, parce que c'est justement lorsque l'homme laisse tomber ce rapport qu'apparaissent la torpeur, l'ennui invincible, un vide qui, on le voit, n'est pas sans conséquences.

Montage vidéo extrait des reportages de RaiNews24 sur l'attentat terroriste à la rédaction de Charlie Hebdo et au supermarché Hyper Cacher de Paris, le 7 janvier 2015.

LE DÉFI ÉDUCATIF

MAGGIONI. Nous n'avons pas l'intention de réduire ce fragment du présent, cet élément de l'histoire, ce défi contemporain à la question du « vide du moi » ; mais la question du « vide du moi » est bien là, comme elle est au cœur de la question de la responsabilité que nous venons d'évoquer. À ce moment-là, pendant les jours qui ont suivi les tueries de Paris, ces jours qui nous ont confrontés à l'urgence que nous vivions, Julián Carrón écrivait au *Corriere della Sera* :

« Cher directeur, on a beaucoup parlé des événements de Paris depuis qu'ils ont eu lieu. Nul n'a pu éviter le choc du désarroi ou de la peur. Les nombreuses analyses ont offert des occasions de réflexion intéressantes pour comprendre un phénomène très complexe. Mais un mois plus tard, lorsque la routine de la vie quotidienne a de nouveau pris le dessus, qu'en reste-t-il ? Qu'est-ce qui peut empêcher que ces faits, quoique bouleversants, soient rapidement effacés de la mémoire ? Pour nous aider à nous souvenir, il faut découvrir la véritable nature du défi représenté par les attentats de Paris. »

La nature du défi, bien sûr. Mais l'analyse de Carrón ne s'arrête pas là.

« Pour cette raison, le problème est avant tout interne à l'Europe et le combat le plus important se joue chez nous. Le véritable enjeu est de nature culturelle et son terrain est la vie quotidienne. Lorsque ceux qui abandonnent leurs terres arrivent chez nous à la recherche d'une vie meilleure, lorsque leurs enfants naissent et grandissent en Occident, que voient-ils ? Peuvent-ils trouver quelque chose capable d'attirer leur humanité, de défier leur raison et leur liberté ? Le même problème se pose pour nos enfants : avons-nous quelque chose à leur offrir qui soit à la hauteur de la demande d'accomplissement et de sens qu'ils portent en eux ? Chez de nombreux jeunes qui grandissent dans ce qu'on appelle le monde occidental règne un grand néant, un vide profond à l'origine de ce désespoir qui débouche sur la violence. » (J. Carrón, « Le défi du vrai dialogue après les attentats de Paris », *Corriere della Sera*, 13 février 2015, p. 27).

Julián, à ce moment-là, l'un des exercices les plus pratiqués par ceux qui veulent toujours éloigner le problème d'eux-mêmes, comme s'il était *autre* par rapport à nous, était de dire que cette histoire ne nous concerne pas : cette histoire serait emblématique d'un « nous » et d'un « eux », d'une distance, de quelque chose qui se passe ainsi précisément parce que c'est *autre par rapport à nous*. En écrivant cet article, tu as ramené tragiquement, douloureusement, ce fragment d'histoire dans *notre* camp, dans *notre* expérience.

CARRÓN. Parce que c'est ainsi, c'est quelque chose qui se trouve chez nous. Je ne fais pas uniquement référence aux gens qui arrivent d'autres pays, mais aussi à nos enfants, à nos amis, aux enseignants avec leurs élèves. La question d'Abraham est intéressante notamment parce qu'elle repropose ce même problème : existe-t-il quelque chose qui soit à même de réveiller le moi et d'offrir une réponse à la hauteur de ce désir d'accomplissement que nous avons tous ? Si cela ne se produit pas, ce qui domine est le vide. On ne

peut pas répondre à ce vide par des oppositions idéologiques : elles ne sont pas capables d'attirer le moi, de le réveiller, au contraire, elles ne peuvent qu'engendrer encore plus de violence et plus de conflits. Tout au long de notre histoire, en Europe, nous avons appris qu'il n'y a pas de rapport avec la vérité qui ne passe à travers la liberté. Alors, maintenant que nous assistons à l'arrivée continuelle de personnes de différentes cultures et religions, avec des styles et des expressions de vie différentes, voulons-nous vivre avec eux ? Que faut-il pour que cela se réalise ? Qu'avons-nous dans notre bagage pour répondre au défi qui se présente chez nous ? Voilà l'urgence éducative qui nous concerne tous : y a-t-il quelque chose qui puisse attirer de façon appropriée et lancer un défi à une personne de culture différente qui arrive chez nous ? Pouvons-nous offrir quelque chose de plus intéressant que la violence ? De plus intéressant que la torpeur et l'ennui ? Avons-nous quelque chose à proposer aux nouvelles générations ? Comme nous le disions, le problème n'est pas avant tout éthique et ne se résout pas par un appel moral. C'est un problème existentiel, fondamental, qui ne se résout que si l'homme trouve quelque chose de correspondant à ses exigences constitutives, si bien qu'il a envie, qu'il éprouve le désir de se mettre en jeu, de construire et de vivre en paix. Hier, nous avons entendu le père Ibrahim parler d'un musulman qui est allé au puits du couvent franciscain et a dit : « Père, moi qui ai fait tout le tour d'Alep et ai vu ce que les gens font (ils s'entretient pour puiser dans les puits), je m'émerveille quand je vois de quelle manière les gens viennent puiser de l'eau ici, avec un grand sourire, avec une grande paix dans le cœur, sans querelles, sans élever la voix : vous êtes différents, pleins de paix, de joie ». La question est donc de savoir s'il y a quelque chose à proposer dans le réel, quelle que soit son origine, qui puisse apporter une contribution à la situation dans laquelle nous nous trouvons, que nous voyons de plus en plus souvent. Voilà le défi éducatif.

WEILER. C'est là que je voudrais vous provoquer un peu.

CARRÓN. Je suis prêt, sinon je me lasse !

MAGGIONI. Nous n'attendions que cela...

WEILER. Malgré tous nos défauts, nous avons ici une culture de la tolérance. Nous avons un Meeting avec une orientation spécifique, mais qui n'a pas peur d'inviter un Juif avec un point de vue différent.

CARRÓN. Oui, absolument.

WEILER. Nous avons une démocratie, même si elle n'est pas parfaite – la démocratie n'est jamais parfaite, mais une démocratie imparfaite est meilleure que tout autre système. Nous cherchons continuellement la justice ; nous ne l'atteignons jamais, mais nous cherchons la justice. Nous avons également une culture riche. Bref, nous avons beaucoup à offrir. Même si nous acceptons le fait qu'il y a un vide dans la vie actuelle, notre

monde est civilisé et riche. C'est important, il faut insister sur cela. Je voudrais également échapper à la tentation de dire : ce vide dans la vie explique un certain comportement. Il se peut qu'il l'explique, mais il ne le justifie pas, parce que la personne est responsable de ses actes.

CARRÓN. La question est de savoir de quelle manière se conserve ce trésor que nous avons accumulé tout au long de l'histoire et que tu as si bien décrit. Ce que nous avons reçu, nous devons le conquérir, de génération en génération, comme le disait Goethe (cf. *Faust*, v. 682-683, Gallimard, Paris 1951, p. 971). Comme l'a dit Benoît XVI, ce n'est qu'en repartant sans cesse, en amorçant constamment un processus éducatif, que ce que nous avons accumulé tout au long de l'histoire pourra être possédé par nos enfants (cf. Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 24). Voilà comment nous nous tenons compagnie les uns les autres. Comment transmettre de manière attirante cette richesse que nous appelons « tradition », pour ne pas finir par tout détruire en méconnaissant la valeur de l'effort qu'ont accompli les générations précédentes pour arriver jusqu'ici ? Comment la proposer de manière assez attirante pour que nos contemporains la découvrent comme un bien pour eux et n'aient pas toujours à recommencer après l'avoir détruite ? Voilà le défi.

MAGGIONI. Tu dis que l'urgence la plus grande en absolu est l'urgence éducative. Nous avons choisi cette photo de Sebastião Salgado, tirée de sa magnifique série *Genesis*. En la regardant, en regardant ces pingouins, je vois quelque chose de merveilleux et d'horrible à la fois : j'y lis la force de l'éducation, du modèle à suivre, de ce qui nous amène vers notre inclination, mais j'y vois également le *mainstream*. Aucun de ces pingouins ne décide de plonger d'un autre endroit, aucun d'eux ne met en jeu son moi pour dire : « Je plonge depuis cet endroit-là ». Nous vivons à une époque où l'« attitude du pingouin », pour nous inspirer de cette photo, me paraît dominante : c'est un facteur qui influence nos constructions de récit, nos constructions de pensée ainsi que notre conception de l'homme. C'est alors que cela devient un défi éducatif. Professeur Weiler...

WEILER. Alors, j'ai dit il y a un instant que nous avons beaucoup à offrir : la démocratie, les droits fondamentaux, la tolérance, etc. Mais nous devons aussi être honnêtes, parce que j'ai toujours considéré que notre civilisation occidentale a deux fondements : d'une part Athènes, les Lumières, le néo-kantisme, les droits, etc. ; de l'autre, la tradition judéo-chrétienne. Aujourd'hui, nous savons tous (on ne peut pas se promener en Italie sans le remarquer) que c'est un élément à part entière de notre civilisation. Même « saint Jürgen Habermas » a admis que les racines de la tradition chrétienne sont fondamentales quand on veut parler vraiment des droits fondamentaux. Toutefois, ce fait est nié. Nous nous rappelons tous cette triste histoire de la Constitution européenne : le simple fait de mentionner le christianisme, à côté des Lumières, dans les racines de la tradition européenne, a été impossible. Si bien que, face à ta question – « Comment faire ? » –, je dirais :

ce que nous avons appris, c'est que nous ne pouvons pas imposer cette tradition !

CARRÓN. Parce que nous avons appris que le seul rapport possible avec la vérité est celui qui passe à travers la liberté.

WEILER. C'est exact ! La réponse est donc le témoignage. Vivre une vie qui soit partie intégrante de ce que nous avons à offrir aux autres, à nous-mêmes. En anglais, on appelle cela *compelling* : quelque chose qui *s'impose* parce que c'est plus attirant. On ne peut pas vivre sans. Mais ce n'est possible que par l'exemple, le témoignage.

CARRÓN. Voilà justement le défi, parce que, comme le dit notre ami Antonio Polito, avec qui j'ai présenté l'un de ses livres sur l'éducation, le problème réside dans le fait que « notre société a donc vieilli quant à ses espoirs et ses attentes » (A. Polito, *Contro i papà. Come noi italiani abbiamo rovinato i nostri figli* [Contre les pères. Comment nous, Italiens, avons détruit nos enfants, *ndt*], Rizzoli, Milan 2012, p. 144). Ou, comme le disait don Giussani, « toutes ces générations d'hommes auxquels rien n'a été proposé ». C'est justement ce témoignage qui a manqué. Comme le dit toujours don Giussani, beaucoup n'ont qu'une seule préoccupation, celle de proposer « la sécurité d'une vie aisée, d'une vie sans risques » (*L'avvenimento cristiano* [L'évènement chrétien, *ndt*], Bur, Milan 2003, p. 126), évitant à leurs enfants la peine nécessaire pour s'approprier ce que leurs parents ont conquis. Nous voulons le leur épargner, mais en agissant ainsi nous ne les aidons qu'à creuser leur fosse.

WEILER. Je ne peux pas m'empêcher de dire que je suis venu ici il y a onze ans avec ma famille et que le Meeting est aujourd'hui tout à fait spécial pour moi, parce qu'il y a ici l'une de mes filles, qui à ce moment-là avait dix ans et en a maintenant vingt-et-un. C'est cette jeune fille blonde aux cheveux colorés en violet, une couleur très significative après le match de foot d'hier, pour vous partisans du Milan AC, n'est-ce pas ?

D'OÙ REPARTIR ?

MAGGIONI. Oui, ici il y a l'histoire de chacun de nous... Mais le problème est clair, maintenant. Nous sommes partis d'Abraham, nous avons vu le système entrer en crise et, maintenant, la question est bel et bien : d'où repartir ? Parmi les nombreux rappels essentiels de Benoît XVI, il y a cette phrase : « Les bonnes structures aident [et, personnellement, je crois fortement que les bonnes structures aident : elles sont fondamentales, on ne peut pas s'en passer], mais, à elles seules elles ne suffisent pas. L'homme ne peut jamais être racheté simplement de l'extérieur » (*Spe salvi*, 25). Je voudrais alors vous lancer cette dernière provocation : d'où repartir ?

Première voix. « Une crise nous force à revenir aux questions elles-mêmes ; et requiert de nous des réponses, nouvelles ou anciennes, mais en tout cas des jugements directs. Une crise ne devient catastrophique que si nous y répondons par des idées toutes faites, c'est-à-dire par des préjugés. Non seulement une telle attitude rend la crise plus aiguë, mais encore elle nous fait passer à côté de cette expérience de la réalité et de cette occasion de réfléchir qu'elle fournit. » (H. Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Paris 1972, p. 225).

Deuxième voix. « La solution est une bataille pour sauver : non pas une bataille pour arrêter la ruse de la civilisation, mais une bataille pour redécouvrir, pour témoigner de la dépendance de l'homme par rapport à Dieu. (...) Aujourd'hui, le danger le plus grave est (...) la tentative, de la part du pouvoir, de détruire l'humain [notre véritable ressource]. L'essence de l'humain est la liberté, c'est-à-dire le rapport avec l'infini. C'est donc surtout en Occident que l'homme qui se sent homme doit livrer la grande bataille : la bataille entre la religiosité authentique et le pouvoir. La limite du pouvoir est la religiosité vraie (la limite de n'importe quel pouvoir : civil, politique, ecclésiastique) » (L. Giussani, « Le Christ : tout ce que nous possédons », *Traces-Litterae communionis*, février 2002, p. 16).

Troisième voix. « La joie est le reflet de la certitude du bonheur, de l'Éternel ; elle est faite de certitude et de volonté de cheminer [une certitude qui nous met en route], de la conscience du chemin que l'on parcourt. (...) Être joyeux est la condition indispensable pour engendrer un monde différent, une humanité différente. La joie est comme la fleur du cactus qui, sur une plante pleine d'épines, génère de la beauté ». (L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo 1990-1991* [Un événement réel dans la vie de l'homme, *ndt*], Bur, Milan 2013, p. 240-241).

MAGGIONI. « C'est la beauté qui nous sauvera », dit le pape François. La beauté, la joie, le dépassement de la crise dont parlait Hannah Arendt dans le texte que nous avons entendu au début.

Violon (J.S. Bach, Adagio de la *Sonate n°1 en sol mineur* pour violon seul, BWV 1001).

WEILER. Il faut une minute pour se ressaisir car...

CARRÓN. Mais c'est justement de là qu'on repart ! De cet instant dans lequel on est de nouveau saisi, parce que quelque chose attire plus que tous les manques, plus que toutes les limites, plus que toutes les situations compliquées dans lesquelles on est plongé. Devant quelque chose comme cette musique, devant la beauté, il y a un moment où le moi repart. Il n'y a besoin de rien. Il faut juste que cela arrive.

WEILER. C'est l'« ange si pur » ? [« spirto gentil », allusion au début d'un air de *La Favorite* de Donizetti, *ndt*]

CARRÓN. Oui, c'est l'« ange si pur ».

WEILER. Il faudrait relire ces paroles de Giussani : « C'est donc surtout en Occident que l'homme qui se sent homme doit livrer la grande bataille : la bataille entre la religiosité authentique et le pouvoir. La limite du pouvoir est la religiosité vraie (la limite de n'importe quel pouvoir : civil, politique, [remarquez sa grande humilité] ecclésiastique ». C'est un message important. D'où repartir ? De la beauté de cet esprit auto-critique qui est prêt à se limiter. On peut sans doute revenir sur ce « Va » que Dieu adresse à Abraham. « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai. » Jusqu'ici, nous n'avons pas beaucoup parlé de la *personnalité* d'Abraham. Mais cette initiative exige du courage, demande de la détermination. Tout laisser derrière soi, se défaire de ce qui est confortable, commode ; tout cela avec l'idéal d'une Terre promise, l'idée de commencer un nouveau chemin. Ce message aussi fait partie de la réponse à la question « D'où repartir ? » : par le courage !

CARRÓN. Dans le message que le pape François a envoyé au Meeting, il a saisi « la » question : « Face [à cette étrange anesthésie] à la torpeur de la vie, comment réveiller la conscience ? » (*Message au XXXVI^e Meeting pour l'Amitié entre les peuples*, 20-26 août 2015), comment réveiller le moi ? Voilà la question décisive que toutes les visions, toutes les propositions, toutes les institutions, tout le monde, chacun de nous doit prendre en compte. Seuls ceux qui ont une réponse à cette question peuvent réellement contribuer à affronter cet affaiblissement du moi face auquel nous sommes. C'est une occasion pour tous. Je suis frappé par le fait qu'en 1992, face à une situation terrible, don Giussani ait dit : « Pourtant, de manière paradoxale, transversalement à toutes les positions, il y a des hommes à la sensibilité rare, difficile à trouver. C'est un fait occasionnel et transversal. Espérons que ces hommes pourront donner ce qu'ils ont. On pourrait alors colmater les brèches, limiter les dégâts. (...) Qui sait si ce désir de rendre moins difficile la vie de ses enfants (...) pourra aller au-delà de (...) l'horizon ». Autrement dit, si ceux qui ont ce désir d'aider leurs enfants ou leurs compagnons de route comprendront que, pour pouvoir le réaliser, il leur faut proposer un idéal, une espérance. « Quand je parlais de transversalité, je pensais surtout à certains hommes juifs et à certains hommes musulmans qui semblent être plus proches de ce que nous venons de dire, de cette sensibilité qui peut aller au-delà de l'horizon » (L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, op. cit., p. 125-127). Tout homme qui possède cette sensibilité rare a la possibilité d'apporter sa contribution, quelle que soit son origine, quelle que soit sa provenance. C'est une occasion aussi pour nous chrétiens, pour témoigner d'une vie changée. C'est l'intérêt fascinant du moment actuel. Je suis surpris qu'encore une fois, au lieu de se plaindre de la situation comme on le fait souvent, le Pape affirme : « Pour l'Église s'ouvre une voie fascinante, comme

ce fut le cas au début du christianisme [privés de tout, comme c'était le cas au début du christianisme], lorsque les hommes s'agitaient dans la vie sans avoir le courage, la force ou le sérieux d'exprimer les interrogations décisives » (François, *Message au XXXVI^e Meeting pour l'Amitié entre les peuples*, 20-26 août 2015). C'est une voie pour réveiller le moi humain. Quel est le chemin, de quelle manière l'homme découvre-t-il sa vérité, la vérité de soi ? Encore une fois, don Giussani est magistral : « L'homme reconnaît la vérité de soi à travers l'expérience de la beauté, à travers l'expérience du goût, à travers l'expérience de la correspondance, à travers l'expérience de l'attrait qu'elle [la vérité qui vient à sa rencontre] suscite, un attrait et une correspondance totale : totale non pas du point de vue quantitatif, mais qualitativement totale ! (...) C'est la beauté de la vérité qui me fait dire : "C'est la vérité !" » (*Certi di alcune grandi cose. 1979-1981* [Certains de grandes choses, *ndt*], Bur, Milan 2007, p. 219-220). Elle me le fait dire par l'attrait qu'elle suscite, parce qu'elle m'attire. Ainsi, la personne, le moi, se retrouve dans une rencontre avec la beauté incarnée d'un témoin. Le témoignage est la seule manière de servir la vérité, manière qui respecte à la fois la liberté de l'autre et la possibilité de faire une proposition ; une proposition qui n'est pas une théorie, une leçon, mais ce que don Giussani appelait une hypothèse de travail incarnée par quelqu'un. C'est pourquoi il désignait le véritable défi en disant que ce qui manque n'est pas la répétition verbale ou culturelle de l'annonce. En effet, il insistait sur le fait que l'homme d'aujourd'hui attend, peut-être inconsciemment, de rencontrer sur son chemin des personnes dont la vie est changée (cf. *L'avvenimento cristiano*, op. cit., p. 23-24) par la rencontre avec le Christ ou avec leur propre forme religieuse. Nous attendons tous cette provocation capable de faire émerger les potentialités du moi. L'important est que cette provocation se voie dans la joie du visage, parce qu'« être joyeux est la condition indispensable pour engendrer (...) une humanité différente » (L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo. 1990-1991*, op. cit., p. 240). En invitant les chrétiens à nourrir le désir du témoignage, le Pape a souligné que « c'est seulement ainsi que l'on peut proposer dans sa force, dans sa beauté, dans sa simplicité, l'annonce libératrice de l'amour de Dieu (...). Il n'y a qu'ainsi que l'on va vers les personnes avec ce comportement de respect [d'humilité] » (François, *Discours aux participants à l'assemblée plénière du Conseil pontifical pour les laïcs*, 7 février 2015). La question est donc simple : « Mais, nous chrétiens, croyons-nous encore dans la capacité de la foi que nous avons reçue à exercer un attrait sur ceux que nous rencontrons et dans la fascination gagnante de sa beauté désarmée ? » (J. Carrón, *Corriere della Sera*, 13 février 2015, p. 27).

WEILER. C'est un homme audacieux, le père Julián Carrón. Songez-y, choisir le personnage d'Abraham et le mettre au cœur du Meeting est de la « contreculture » ! Cela demande de l'audace. Il faut reconnaître la même audace chez Monica Maggioni, nouvelle présidente de la Rai [le service public de radio-télévision en Italie, *ndt*]. Toi aussi, tu as de l'audace pour venir ici et animer une table ronde avec Abraham pour thème...

MAGGIONI. Cela arrive...

WEILER. C'est ton esprit, père Carrón. Et l'esprit de Giussani aussi. On peut dire : « En toi seront bénies toutes les familles de la terre ».

MAGGIONI. Merci ! Cela arrive quand on rencontre des personnes qui vous changent la vie. Des hommes d'une sensibilité rare, comme Abraham. Des hommes capables d'aller au-delà de l'horizon, si bien que l'on comprend quel est le cercle duquel tout est parti, et sur quoi tout se conclura.

Violon (J.S. Bach, Andante de la *Sonate n°2 en la mineur* pour violon seul, BWV 1003).

Première voix. « *Le Seigneur dit à Abram : "Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront ; celui qui te maudira, je le réprouverai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre" » (Gn 12,1-3).*

MAGGIONI. Merci ! Je remercie Roberto au violon, ainsi que Matteo, Giampiero et Federica, les lecteurs. Merci à vous tous. Merci pour ce qui nous unit et pour ce qui nous divise, pour ce que nous avons en commun et pour les différences. Merci !